

L'inconscient e(s)t le temps

Sidi ASKOFARÉ

Le temps manque répète -t-on à l'envi. Or, il faut du temps, beaucoup de temps pour penser la psychanalyse dans son temps et le temps dans la psychanalyse.

Du temps dans la psychanalyse, il y a, semble-t-il, peu à dire aujourd'hui, tant le thème a été arpenté et balisé. Nous sommes loin, en effet, du temps où nous nous sentions enfermés dans le paradoxe apparent qui nous faisait dire d'une part, avec Freud, que « l'inconscient ne connaît pas le temps, et d'autre part, avec Lacan, qu'il se manifeste selon une « pulsation temporelle ». L'opposition est d'emblée féconde, puisqu'elle fait apparaître que Freud traite des propriétés d'un inconscient-système, là où Lacan convoque principalement sinon exclusivement l'inconscient tel qu'il se déploie dans le processus de la cure analytique. Aussi, même à rallier la thèse freudienne, il est évident que l'ignorance du temps par l'inconscient n'emporte pas que le temps ne soit l'affaire de la psychanalyse.

Or, le temps concerne la psychanalyse à un triple titre.

Au plan clinique d'abord. En effet, ce ne fut pas le moindre mérite de Freud que d'avoir conçu, pour capturer l'« intemporel » de l'inconscient-langage, cet ingénieux dispositif fondé non seulement sur la parole – déploiement et mise en fonction temporelle du langage – mais aussi sur le maniement du temps comme variable dans le transfert. Pas sans excès d'ailleurs parfois comme le notait à juste titre Lacan à propos de la cure de l'Homme aux loups : « Bien plus avec une hardiesse qui touche à la désinvolture, il déclare tenir pour légitime d'éliider dans l'analyse des processus les intervalles de temps où l'évènement reste latent dans le sujet. C'est-à-dire qu'il annule les *temps pour comprendre* au profit des *moments de conclure* qui précipitent la méditation du sujet vers le sens à décider de l'évènement originel. » (*Ecrits*, pp. 256-257)

Passons sur ce « qu'à l'étant, faut le temps de se faire à être », et sur ce qu'il faut de temps pour que *Wo es war, soll Ich werden*.

La psychanalyse est concernée par le temps aussi en tant que temps historique, ne serait-ce que parce que les discours avec lesquels elle fait la ronde – fondamentaux ou non, les discours de la science et du capitaliste ayant leur prix – et surtout les sujets souffrants qui s'adressent à elle en portent la marque. Peut-on oublier que c'est au moment même où Lacan noue pour la première fois la « fin de l'analyse didactique » à « l'engagement du sujet dans sa pratique » qu'il avertit, à propos de la fonction d'analyste : « Qu'y renonce donc plutôt celui qui ne peut rejoindre à son horizon la subjectivité de son époque » ?

Au plan éthique ensuite.

La psychanalyse, nous le savons, doit beaucoup sinon tout à la science qui est à la fois la pourvoyeuse du sujet sur lequel elle opère, sa condition épistémique et, par ses conséquences – Kant -, sa condition éthique. Reste qu'elle ne saurait, sans se dissoudre comme pratique et comme discours,

suivre la science dans son ravalement de la vie humaine à la pure vie biologique. Qu'une vie tienne sa qualification d'humaine de sa prise et de son déploiement dans le langage s'accorde aussi fort bien avec la maxime de Socrate : « Une vie non examinée n'est pas digne d'être vécue ». L'examen socratique n'est l'examen analytique ; tous deux requièrent cependant le langage et le temps, la mise en discours voire la mise en récit. Pour la psychanalyse, ce temps a oscillé entre durée et fulgurance . Il a pu être prendre la figure de cures courtes avec des séances longues, parce qu'orientées par la recherche du sens et la quête de la vérité ; il a pu aussi prendre celle de cures longues avec des séances courtes parce que visant l'acte et orientées vers le réel.

Demeure dans les deux cas qu'il ne s'agit jamais de « vivre pour raconter », selon le beau titre des Mémoires de Gabriel Garcia Marquez, mais d'historiser sa vie en l'ordonnant non pas au temps de l'univers de la précision – temps de la science et du capitalisme aussi bien - mais à la « parole qui dure », et qui rend raison de l'opération proprement hystorisante que seule une psychanalyse rend effective : »Ce qui se réalise dans mon histoire, n'est pas le passé défini de ce qui a été dans ce que je suis, mais le futur antérieur de ce j'aurai été pour ce que je suis en train de devenir. » (*Ecrits*, p. 300)

Au plan de la structure enfin, si nous « déstructuralisons » celle-ci pour n'en garder que l'épure : le langage. C'est le principe de la solution lacanienne à la question du temps, et l'on sait qu'elle est de départ. Elle tient finalement, cette solution, dans l'opposition finalement fort simple entre l'inconscient comme **lieu de l'Autre** - synchronie - et l'inconscient comme **discours de l'Autre** (diachronie), l'inconscient comme histoire. De sorte que l'a-temporalité freudienne de l'inconscient ne pouvait vouloir dire qu'une seule chose : le caractère non altérable de ses contenus, si l'on s'accorde avec Heidegger pour dire que le « le temps se rencontre d'abord dans l'étant qui s'altère. L'altération est dans le temps. » Ce que, appliqué à l'inconscient, Lacan traduira et réduira en une sobre : « indestructibilité de certains désirs » (*Ecrits*, p. 575).

Et pour une raison évidente : si l'affinité et la congruence de cette thèse avec l'inconscient freudien paraissent évidentes, elle devient pour le moins problématique dès lors que l'inconscient devient lacanien, c'est-à-dire réel : « l'inconscient (qui n'est ce qu'on croit, je dis : l'inconscient, soit réel, qu'à m'en croire) » (*Autres écrits*, p. 571).

En effet, comment exclure le temps du concept de l'inconscient alors que ce dernier, y compris chez Freud d'ailleurs, est indissolublement **mémoire**, **programme** et principe de **répétition** ? Ne faudrait-il pas, au contraire, aller jusqu'à dire que l'inconscient est œuvre du temps, voire que l'inconscient est le temps ?

(Toulouse, France)